

## Le lac Brenet

Nous n'avons pas l'intention, dans ce nouveau chapitre, de recommencer à zéro une description qui a déjà été faite dans la rubrique Sites et paysages no 9 où nous vous invitons surtout à découvrir notre Promenade historique autour du lac Brenet. Nous ne ferons que donner ici quelques impressions récentes, d'offrir quelques images, le tout assorti de textes divers qui permettront de se remettre quelque peu dans l'ambiance de l'environnement pour le moins exceptionnel de ce petit lac de montagne, suite logique du grand lac de Joux dont la description nous prendra au moins une demi-année !

Le lac Brenet. Laissons-le évoquer par un amoureux de la nature qui ne s'est malheureusement pas signé. L'article a paru dans la FAVJ du 3 septembre 1931, sous le titre : **Croquis – Le Lac Brenet :**

*Il n'a pas, comme d'autres, un cadre enchanteur, le lac Brenet. Des rochers abrupts ne viennent pas plonger leurs parois dans ses eaux calmes. Il n'a pas comme arrière plan, une chaîne de montagne finement découpée, ni même comme son voisin, le lac de Joux, la silhouette familière de la Dent de Vaulion. Ses berges sont uniformes, sans golfes ni promontoires, n'ont pas de relief plein d'imprévu. Pourtant, malgré toutes ces imperfections, il a son charme, qui retient et qui calme.*

*De tous les paysages, il est un moment où ceux-ci se révèlent vraiment, laissent sur le spectateur une impression qui ne s'efface pas, et qu'il aime toujours à renouveler. Ainsi, lorsqu'on suit la rive droite du lac Brenet, par certaine matinée radieuse, alors qu'une brume légère flotte encore sur les roseaux ondulants, on respire une atmosphère de calme qui fait plaisir et qui repose. Des pêcheurs, tranquilles, suivent d'un œil attentif le fil que fait mouvoir une houle légère. Dans le vert des roseaux, des bateaux plats, qui s'appellent, suivant l'inspiration du propriétaire : Carmen, Caprice, Hirondelle, jettent la note vive d'un jour de fête.*

*Sans prendre garde à l'herbe mouillée que l'on foule, on laisse son regard se perdre au loin, sur la forêt de sapins austère, au teint sombre et sévère. Il y a plus loin, de l'autre côté, le village des charbonnières qui se mire dans l'eau claire. Ses maisons blanches, semées irrégulièrement sur la rive, le fait ressembler à un collier de perles que l'on aurait déposé là, sur le velours des prés verdoyants.*

*... Un train passe en sifflant, s'enfonce dans le trou noir qui s'ouvre dans la montagne. Son tourbillon de fumée, le bruit infernal de son passage contrastent étrangement avec l'immobilité des choses et fait trouver un charme de plus à ce coin de pays peut-être trop ignoré, mais dont les amants ne crient pas trop les mérites, de peur que par snobisme, on vienne l'envahir et lui ôter son charme.*

Notre poète se trompe sur quelques points, à croire qu'il n'avait pas mis ses bonnes lunettes !

Sa plus grosse erreur est naturellement que la Dent de Vaulion est tout à fait visible, et quelle splendeur, de sa rive occidentale. Des criques, pas très importantes il est vrai, existent aussi. Quant à toutes ses imperfections que l'auteur dénonce, le promeneur d'aujourd'hui ne pourrait guère admettre cette dévaluation alors que l'endroit a gardé tout son charme et fait le plaisir de milliers de gens chaque année. En faire ainsi le tour en une heure, par une belle journée d'octobre, est un enchantement qui n'a pas de prix.

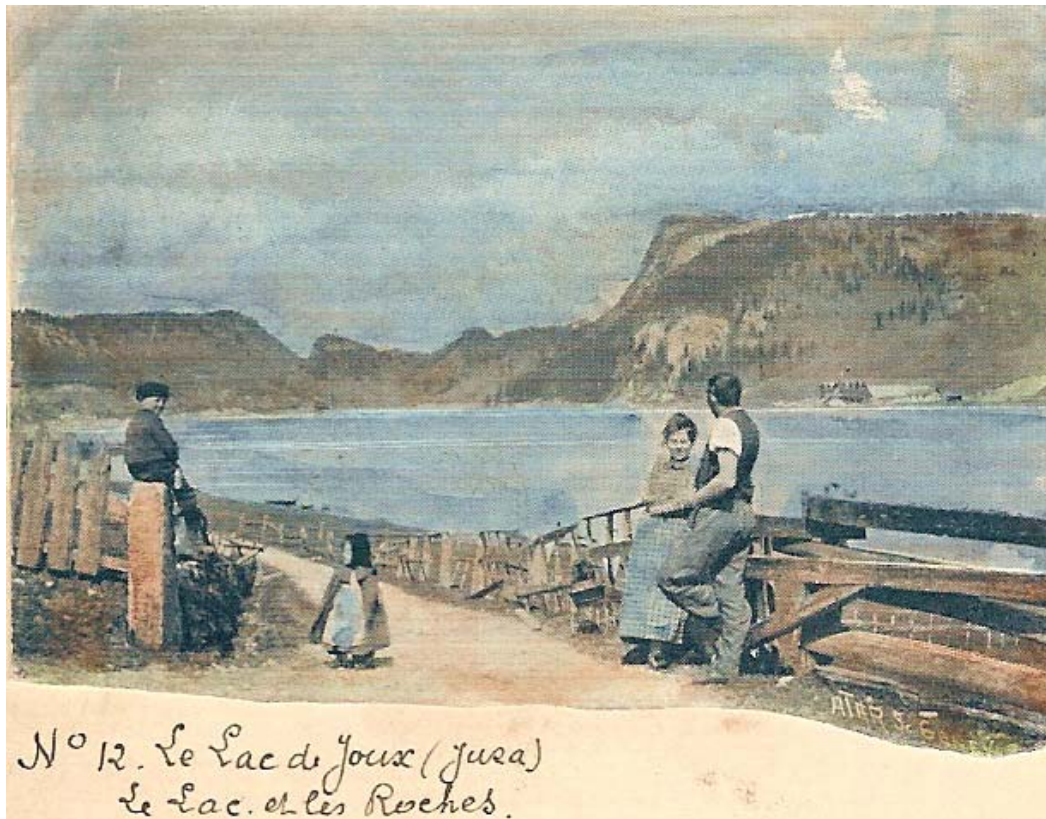
Mais dans le fond, la situation de 1931 n'offre que peu de différences avec aujourd'hui. Un train passe toujours sur l'une de ses rives, simplement que l'électricité a remplacé la vapeur, et des barques sont toujours tirées ou retournées sur ses rives, preuve d'une utilisation toujours régulière de ce petit lac.

Et bien entendu, on le découvrira plus loin, il y a toujours les pêcheurs pour tâter de la perche ou de quelque autre poisson de nos lacs. Leur meilleure heure, c'est avant que le brouillard ne se lève. Alors on voit peu à peu leur barque percer le brouillard et se révéler à nous.

Mais précisons qu'il y a tout de même entre les deux époques une différence fondamentale. Alors le lac était dans ses plus grandes dimensions et il n'y avait pour dire aucun arbre sur ses rives. Tandis qu'aujourd'hui, il y en a partout, d'une manière naturellement excessive, à vous cacher la vue sur le lac lors d'une partie importante du parcours. Et en certains endroits, quelle jungle, quel fouillis ! Voilà du travail pour les bûcherons de l'état et du combustible pour nos centrales de chauffe. Et le lac n'y perdra pas, rassurez-vous, bien au contraire. La croissance en cet endroit, pour qui se donne de l'observer année après année, est phénoménale. Vous faites une coupe, vous dégagez le lac, deux ou trois ans après vous ne voyez déjà plus la différence !



Qu'il était beau... quand il était dans ses grandes eaux ! C'est encore le temps des glaciers visibles à droite.

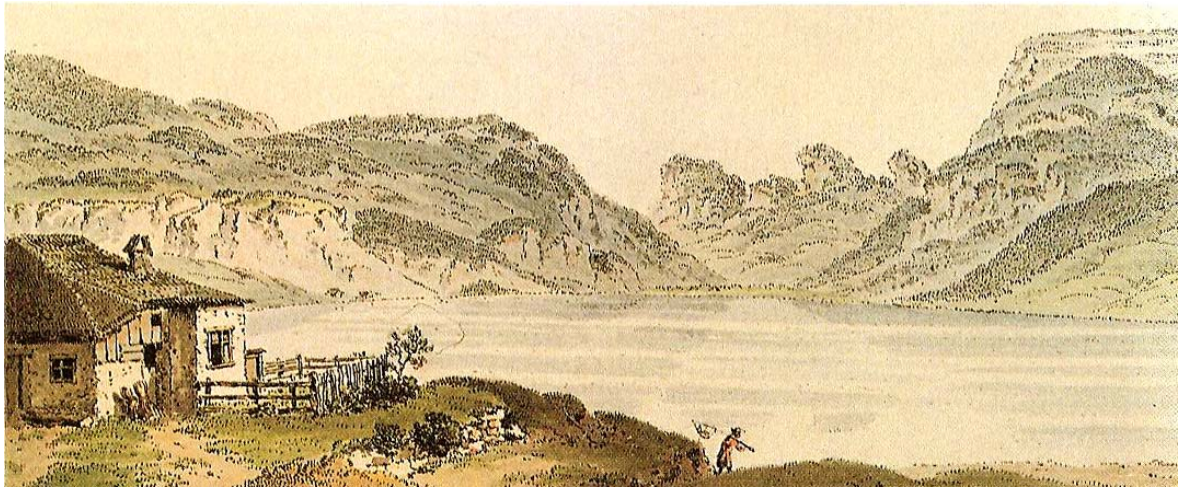


Glacières toujours visibles à droite. Quand les habitants des Charbonnières prennent le temps de tailler une petite bavette. Photo superbe, devenue mythique. Coloriée après coup. De 1901-1902.



Les Charbonnières et son lac Brenet dans ses grandes eaux, c'est-à-dire allant lécher les maisons des Crettets. Village où la pêche fut souvent à l'honneur, en particulier en cette famille qui était tant mordue par cette pratique qu'elle porta bientôt le surnom de Pêcheurs. Un Pêcheur étant pratiquement à coup sûr un Carabin !

## Les artistes



Le graveur Aberli, passant à la Vallée en 1774, ne fut pas particulièrement enchanté par nos paysages. Il n'en fit pas moins trois gravures, dont celle-ci, qui représente le lac Brenet. La maison, à gauche, est probablement partie du voisinage dit chez Cabado, aux Chappes.



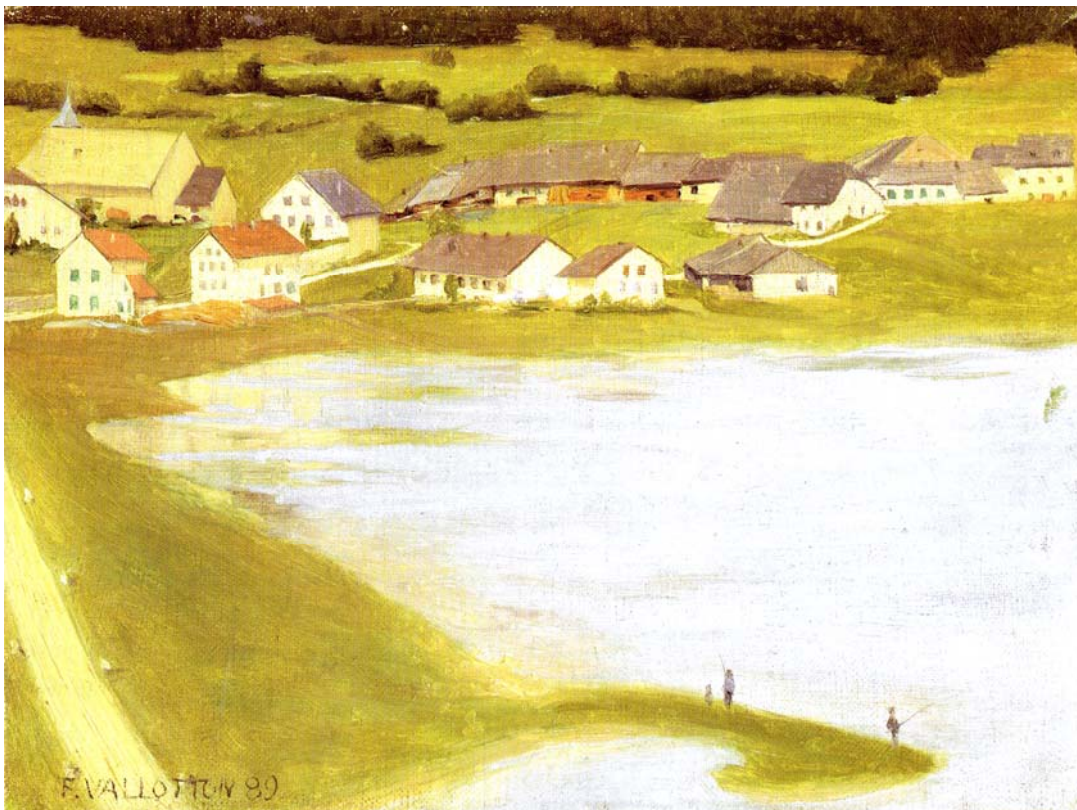
Escher passa à la Vallée de Joux, en particulier au Pont et aux Charbonnières, par deux fois, la première en 1787, et la seconde, en 1816. Artiste confirmé, lors de ce second passage, il effectua ce dessin représentant les Epinettes, à droite, suivis de la longue jetée conduisant au pont de la Goille. Il y a ici une interprétation fort évidente du paysage. Au fond, l'Aouille, à droite, les Agouillons. Entre les deux sommités, la gorge de Sagne-Vuagnard.



## LES CHARBONNIÈRES

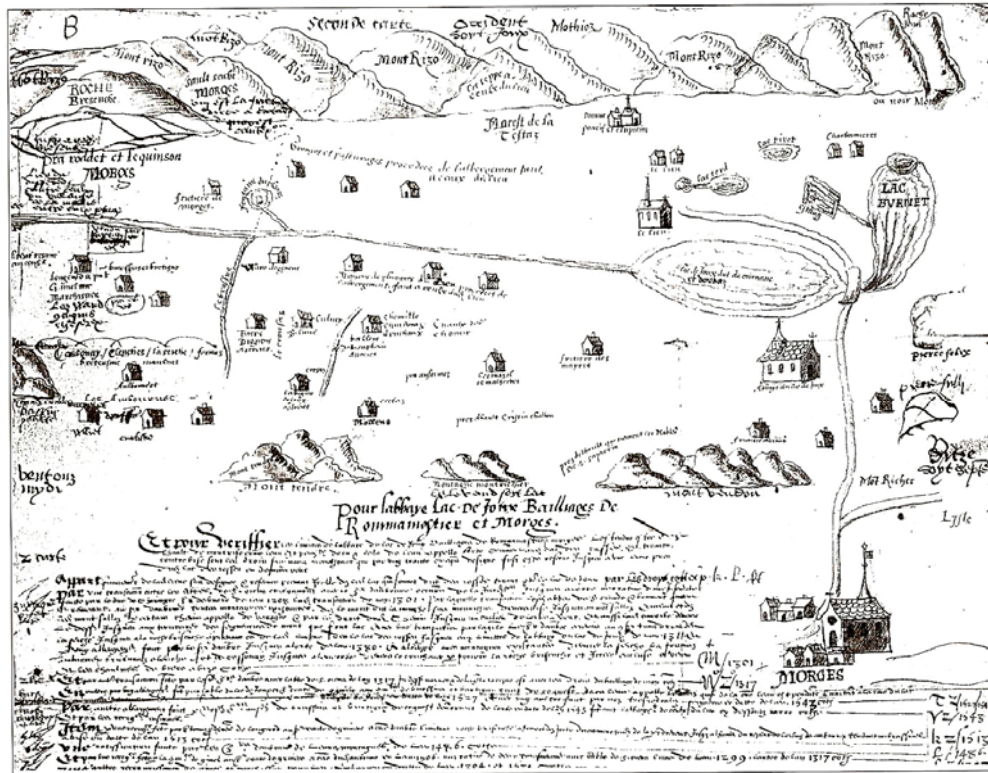
*Vue prise en quittant la chaussée du Pont*

Devicque effectua ses dix vues de la Vallée en 1852. Les Charbonnières sont parfaitement représentés, mis à part qu'à l'époque, tous les toits, en tavillons, étaient gris, y compris celui de l'église. Ainsi donc le coloriste a travaillé tout à fait librement. A l'arrière-plan, la Grand Côte, ou les Grands Billards.



Félix Vallotton vint se remonter le moral aux Charbonnières en 1889. Il peignit plusieurs toiles, dont deux sont connues. Celle-ci est la plus intéressante. Au premier plan, une sorte de presqu'île qui n'est autre qu'une lande de terre entourant l'entonnoir des Epinettes. Les couleurs des toits sont tout ce qu'il y a de plus vrai, avec par exemple les tuiles « bourgognes » claires du toit de l'Hôtel du Cygne, et les ardoises de la maison voisine, appartenant alors à Alphonse Rochat et compagnie.

## Les cartes



La plus ancienne carte de la Vallée, et la plus exceptionnelle.

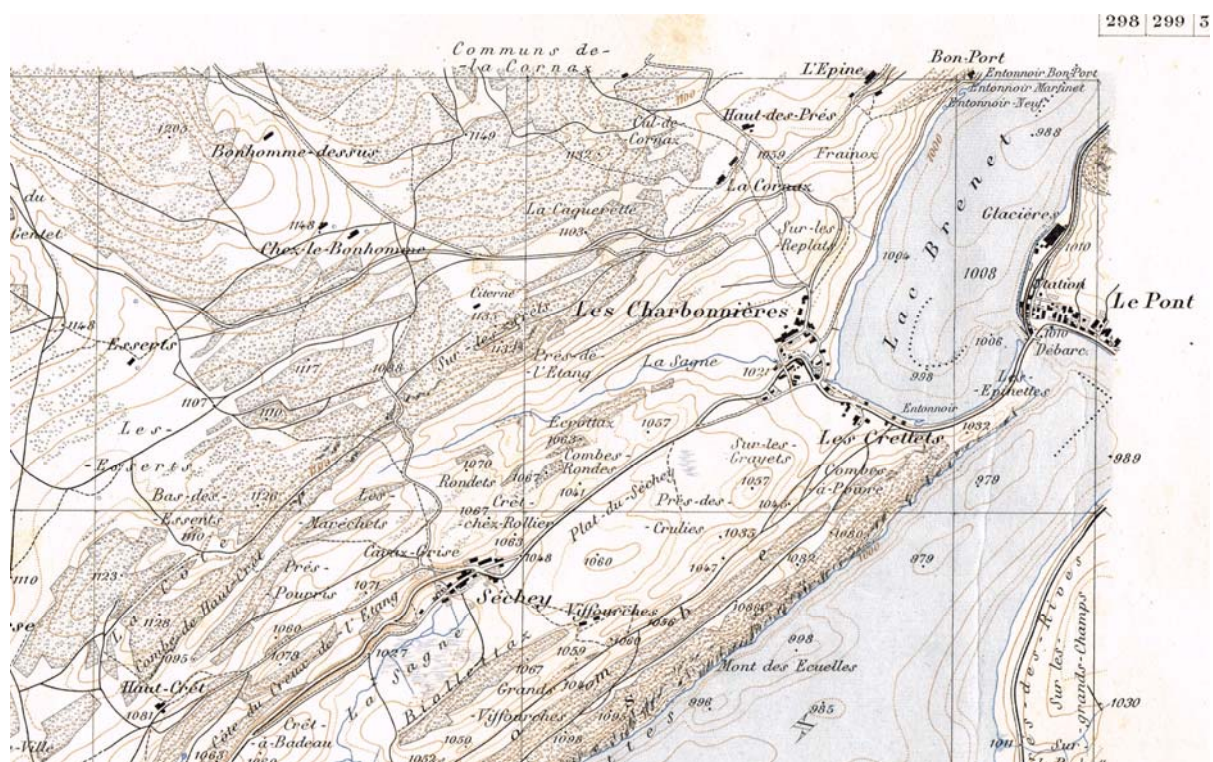
La plus ancienne, ACV, Bq2, 1572. La lac Brenet a une forme certes un peu bizarre, il n'empêche que le cartographe, pour établir son relevé, est réellement venu à la Vallée dont il a arpenté un peu toutes les régions, signalant même ainsi le Lac Tiret au Séchey, et pour ce qui concerne, le Brenet, ici écrit Burnet, l'entonnoir de Bonport à son extrémité, et l'étang de Sagne dans sa proximité.



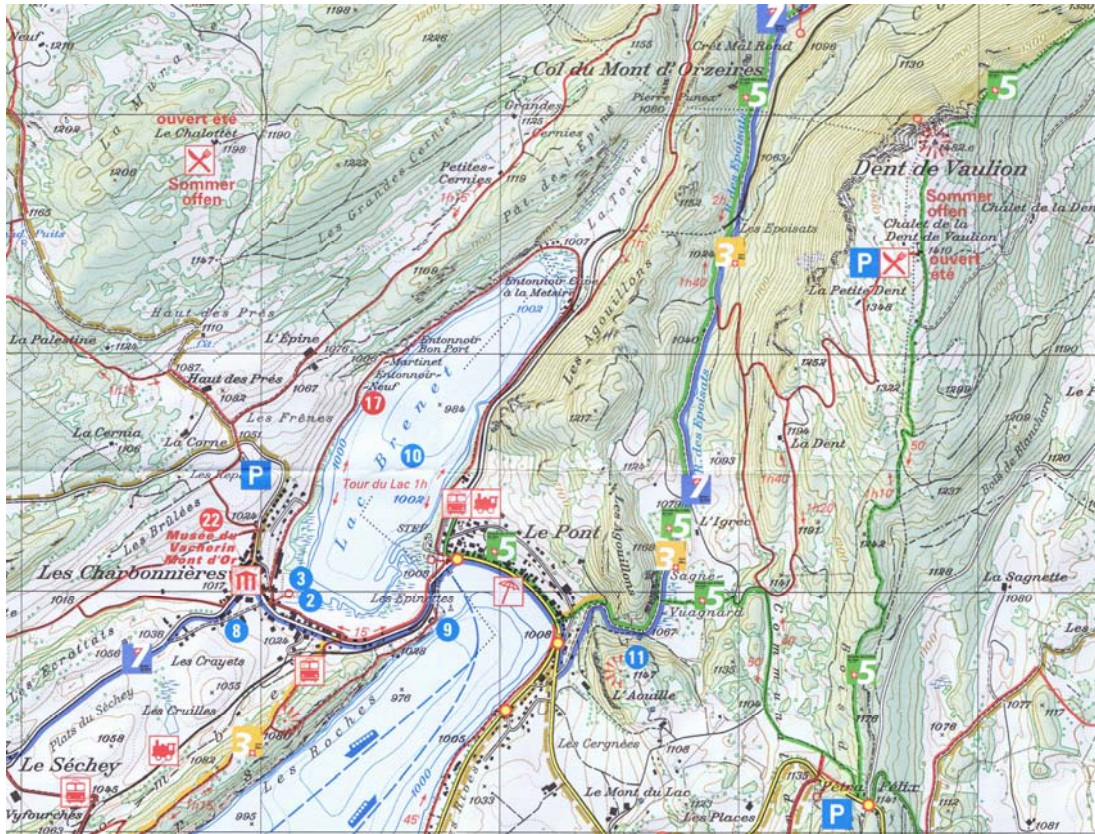
Carte IGN 1785, la plus ancienne foncièrement exacte.



Carte établie d'après le cadastre de 1814 de la commune de l'Abbaye par les frères Wagnon. La rigueur est de circonstance.



Gros problème pour toutes les cartes topographiques suivantes, selon le code longitudinal employé, avec le nord dans le haut de la carte, la Vallée est toujours mise de travers, ce qui fait que pour la représenter d'un bout à l'autre, il faut au moins cinq ou six cartes au 1 : 25 000. Ci-dessus carte de 1892. Il manque donc un bout au Brenet.



Ce n'est guère que par les cartes actuelles que l'on peut retrouver le lac Brenet en entier.



Quand la Dent joue à cache-cache avec le lac Brenet...





Un lac Brenet 2014 pour papoter.



Un lac Brenet pour méditer.

## LES CHARBONNIÈRES ET LE LAC BRENET

La Revue. - Dimanche 10 mars 1920

**S**i vous désirez faire connaissance avec cette importante localité de notre haut pays, qui fait partie de la commune du Lieu, vous irez naturellement lui rendre visite et tout de suite, votre œil charmé se sentira attiré par ce grand et beau village dont les bâtiments aux façades blanches s'étalent dans un désordre pittoresque le long de la rive occidentale du lac Brenet et contre le flanc de la colline qui le domine. Les maisons sont de tous les styles et de toutes les époques. Voici l'antique et rustique demeure du dix-septième siècle, avec son toit surbaissé, son «néveau» ouvert et sa grande cheminée de bois ; là, c'est la grosse et opulente maison, mi-paysanne, mi-bourgeoise, largement chapée de bois, où l'on sent de la place à l'intérieur et où l'on doit vivre commodément. Voici des bâtiments modernes, à la physiologie banale et strictement utilitaire ; une grande fabrique, puis de confortables et élégantes villas qui, ma foi, ne rompent nullement l'harmonie générale de l'ambiance. Des diverses constructions, les récentes comme les anciennes, voisinent gentiment. Des jardins, des jardinets, des arbres, un ruisseau avec un pontet, des venelles, des placettes : tout cela réalise un ensemble bien pittoresque à l'intérieur duquel on prend plaisir à zigzaguer et à regarder.

Une église toute fluette, dont le clocher dépasse à peine le toit des maisons, complète le paysage et donne aux Charbonnières la physiologie d'un vrai village. Cette église, qui date de 1834, porte une plaque érigée à la mémoire d'Abraham-Elie Rochat, ancien pasteur et fondateur de la Caisse des jeunes Rochat, destinée à faciliter des études aux jeunes gens de ce nom. Les Charbonnières sont en effet la patrie des Rochat. À vrai dire, le premier d'entre eux venu à La Vallée, et qui s'appelait Vinet Rochat, se fixa à L'Abbaye en 1480. En 1524 ses descendants se transportèrent aux Charbonnières, et c'est de leur lignée, évidemment, que se réclament les innombrables Rochat, qui peuplent presque à eux seuls les villages des Charbonnières et du Pont, ainsi que tous ceux que l'on retrouve dans les communes du Pays de Vaud et un peu partout dans la petite Suisse et le vaste monde. Existe-t-il vraiment une commune vaudoise où l'on ne remarque une ou plusieurs familles de Rochat, bour-

geoises du Lieu et de L'Abbaye, et le nom de Rochat n'est-il pas le plus commun, le plus répandu des noms patronymiques du canton de Vaud ?

Quiconque tient à emporter d'une localité une image exacte ne se contentera pas de la parcourir ; il s'en éloignera plus ou moins et s'appliquera à la considérer avec le recul nécessaire pour la contempler dans son cadre et se rendre compte de la figure qu'elle fait dans la nature environnante et des rapports esthétiques qu'elle entretient avec l'ensemble. Aussi, éloignons-nous des Charbonnières et faisons halte non loin du pont qui franchit le canal entre les deux lacs. Attention ! car le tableau en est digne.

Au premier plan, le lac Brenet, au miroir tranquille, sillonné de petites barques ; puis le village avec ses maisons blanches, le désordre des toits rouges, des toits grisaille, la couronne de prés verts qui l'enserme, semés de maisons foraines aux formes opulentes ; des boisés de hêtres et puis comme toujours dans notre haut pays, la ligne douce des monts revêtus de leur sombre linceul de conifères. Pays amène, tranquille, d'une beauté simple et sobrement harmonieuse.

À l'opposé, c'est-à-dire au pied des bois qui dominant la localité à l'ouest, on jouit d'un magnifique coup d'œil. Le lac Brenet, un coin du lac de Joux avec Le Pont, et par-dessus tout, la Dent-de-Vaulion flanquée de ses robustes contreforts que le temps a déchirés ou profondément ravinés, qu'il a vêtus du sombre manteau des sapins ou de la claire parure des hêtres. Par une limpide journée d'automne, alors que les feuillages s'irisent de teintes d'or, sous la caresse du soleil, le tableau est d'une beauté indicible. Et dans le voisinage, ceux que tente la solitude sauront découvrir les retraites délicieuses des combes paisibles, pavées d'émeraude, avec autour ces bois, ces fourrés où l'on aime à se perdre et errer à l'aventure.

Si l'on se transporte plus loin, à l'extrémité nord du lac Brenet, au lieu dit La Tornaz, on se trouve dans un vallon fermé, occupé essentiellement par le lac et sur la rive opposée, le village des Charbonnières qui se fait tout petit et se ramasse frileusement au pied de la colline fermant l'horizon du sud. Aussi l'on s'explique la remarque un peu dédaigneuse de ce voyageur qui, venant de Vallorbe, s'écriait : «C'est tout ça la vallée

de Joux », par quoi il entendait, le brave homme : c'est bien petit, La Vallée, sans penser que quelques minutes plus tard il la découvrirait tout entière, cette vallée, avec son lac principal.

En effet, le vallon du lac Brenet avec ses Charbonnières, c'est bien petit, c'est même minuscule, mais c'est néanmoins un site charmant, un des plus jolis coins de la vallée de Joux et du Jura tout entier ! Car n'a-t-il pas tout pour réunir de la beauté : d'un lac l'onde limpide, vrai miroir de l'azur, des sapins la teinte sévère, des prairies le vert et gais coloris, de rochers escarpés la ligne abrupte et d'un village à la physionomie souriante, l'empreinte de la vie et du travail.

La Tornaz même, c'est un mas de prairies qui s'étire en pente douce de la rive du lac jusqu'au col marqué par le gros rocher dit la « Pierre-à-Punex », à partir duquel commence la descente du Chemin-de-l'Échelle. Il y avait jadis en cet endroit une maison d'habitation, bien isolée n'est-ce pas, dont les ruines s'écroulèrent définitivement sous les coups d'un tir d'artillerie en 1881. Plus rien n'en reste aujourd'hui.

En ce site de La Tornaz, tout est solitude et poésie. De grandes dalles de rochers très inclinés plongent jusqu'au lac et depuis toujours la végétation assaille leur stérilité. Dans les interstices, les crevasses du rocher, de vaillantes graminées qui se riant du sec ont pris pied et peu à peu constitué de robustes ourlets de gazon. Ailleurs, une ombellifère de belle taille, *Laserpitium siler*, de son nom populaire le sermontan – les éleveurs la recherchent pour soigner certains troubles digestifs du bétail – remplacent les graminées. Dédaignant la stérilité du sol et la chaleur terrible des après-midi d'été, elle s'est installée en maîtresse souveraine et jette de la vie et de la couleur sur la nudité des rocs. Des buissons, des hêtres broussailleux, des sapins même, n'ont pas craint de s'établir le long de cette paroi inhospitalière, brûlée du soleil et de proclamer bien haut qu'aucun sol ne saurait résister à leur ardeur colonisatrice.

Au pied des rochers, en bordure de la prairie, des éboulis mincément boisés hébergent une flore intéressante dans laquelle on remarque plusieurs plantes du pied du Jura qui manquent partout ailleurs à La Vallée. En effet, la coupure de La Tornaz s'élève à quelque vingt ou trente mètres seulement au-dessus du niveau du lac ; c'est la dépression la plus basse séparant La Vallée du reste du pays et l'on saisit sans difficulté que dans le cours des temps, des plantes des régions inférieures aient pu gagner ce point et s'insinuer graduellement dans notre vallée. À vrai dire, elles n'en ont guère, jusqu'ici, que franchi le seuil, mais

tout porte à croire que, toujours à la faveur du temps, elles se répandront plus outre à l'intérieur du domaine combier.

La faible altitude du col de La Tornaz laisse supposer qu'au temps jadis, avant que les eaux ne se soient frayé des galeries souterraines, il servait d'exutoire au lac Brenet dont le niveau devait être beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Cette hypothèse est confirmée par le fait que le versant vallorbiens du col montre des traces très visibles du passage d'une ancienne rivière.

De La Tornaz, on gagne facilement les Charbonnières par un petit sentier tracé entre lac et rochers qui passe auprès de l'entonnoir de Bonport, ce grand déversoir naturel et souterrain des lacs de Joux et Brenet. Bonport, dont le seul nom évoque tout un passé, toute une histoire, est un grand creux dans lequel se jetaient les eaux du lac Brenet avant la construction du canal de dérivation de la Compagnie des Forces motrices de Joux, pour aller rejoindre la source de l'Orbe. Aujourd'hui, son entrée est fermée par des vannes qui ne sont ouvertes qu'en cas de crue majeure. La communication souterraine entre Bonport et la source de l'Orbe a été prouvée à deux reprises, en 1893 et 1894, par le moyen de la fluoresceine, cette substance dont le pouvoir colorant est extraordinaire. Quelques heures suffirent pour que l'eau colorée en vert accomplisse le trajet souterrain supposé. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, l'énergie provenant de la chute du lac dans le creux de Bonport a été mise à contribution pour actionner une petite usine qui a subsisté jusqu'à la fin de l'année 1882, date à laquelle une crue extraordinaire du lac l'anéantit.

Si l'on en croit l'histoire, ce furent les fils ou les petits-fils de Vinet Rochat, dont il a été question plus haut, qui obtinrent la concession de Bonport et y construisirent la première usine en 1524. Eux-mêmes s'installèrent à demeure dans le voisinage, en un lieu où l'on avait allumé de nombreux fours à charbon destinés à l'alimentation des usines de Vallorbe et qui dès lors prit le nom de Charbonnières.

La population s'accrût peu à peu et par la suite d'importants établissements industriels furent édifiés aux Charbonnières. Pendant longtemps, on y exploita du fer. Un champ voisin du village porte le nom de « Champ-de-la-Mine » et il y a quelques dizaines d'années, on pouvait encore voir l'ouverture de la galerie d'extraction du minerai.

Graduellement, grâce à l'initiative et au travail des générations qui se sont succédées, les premiers et primitifs établissements des descendants

de Vinet Rochat ont donné naissance à une localité importante, avenante et prospère. – Pendant la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est de l'agriculture que la population a tiré le plus clair de ses ressources. L'industrie, cependant, n'y a jamais été dédaignée et à l'heure actuelle, elle est en plein développement. Souhaitons-lui le plus franc succès.

Les gens de Charbonnières aiment leur village !

Pourrait-il en être autrement ? Quand on habite une localité plaisante, délicieusement située sur les bords d'un beau lac, il serait vraiment extraordinaire qu'on ne lui vouât pas une tendre affection. Le lieu natal est une chose sacrée. On l'aime quel qu'il soit et s'il a, de plus, le pittoresque et le sourire d'un lac à l'onde limpide, on le chérit avec passion. Tels sont, on peut le croire, les sentiments intimes des habitants des Charbonnières.

SAM. AUBERT.

### LE LAC

*Bien que le lac n'ait pas été notre domaine véritable, inconsciemment laissé pour tel aux riverains, pères et fils, mais peut-être aussi à cause de cela, nous y avons passé des heures inoubliables. Aux journées d'été surtout, après les orages, quand s'étaient arrêtés les travaux des foins. Mon cousin François et moi. L'un aux rames, l'autre à l'avant ou à l'arrière, à laisser plonger dans l'eau tiède ses pieds nus. Les mouches d'eau nous accompagnaient, qui nous pénétraient par les yeux, le nez et les oreilles en ces promenades lacustres.*

*Les premiers coups de rames délicieusement donnés dans l'eau sombre nous menaient toujours à l'île, là-bas, près du village du Pont. Aborder entre les arbres et les roseaux, tirer le bateau sur la rive, et partir ensuite à la découverte de cette jungle étroitement circonscrite, était un vrai plaisir. Puis, après cette exploration, nous reprenions les rames pour nous aventurer le long du canal qui se rétrécit en amont jusqu'à*

ne plus permettre la manoeuvre. Nous tournions sous les ponts sur lesquels passaient des touristes qui nous regardaient heurter l'empierrement des rives des rades fragiles du bateau que nous avait prêté l'oncle Gut.

Puis retour en arrière, et après avoir forcé les roseaux qui barrent le passage entre l'île et la rive, du côté oriental, nous retrouvions la pleine surface du lac où nous pouvions y aller de tout notre saoul. La vie était bien belle décidément. Et l'eau glissait le long de la coque de bois et faisait de petites bulles courant dans la trace que nous laissions derrière nous.

Puis nous nous dirigeons sur la pointe, longéant des rives inabordables d'arbres et de roseaux. Au pied d'un gros rocher surnommé la Grenouille, qui s'élançait de l'autre côté de la route, nous abordions à nouveau. Nous découvrons un espace pierreux, mais tout de même boisé, où des campeurs s'étaient établis.

Venait ensuite la Tornaz, tout à l'extrémité du lac, très loin du village, avec dans la terre blanche, des ruisseaux qui courent dès leurs sources au lac. Que d'heures vécues là, à établir des systèmes hydrauliques variés, à détourner ces fleuves miniatures, à les rassembler. Percement de collines et de montagnes, creusement de canaux, construction de barrages. Instants magnifiques passés loin de tout, au coeur d'après-midi qui sans la magie de ces lieux auraient pu être maussades.

Et retour enfin vers le village par l'autre rive. Il y avait des pêcheurs debout sur les murs des entonnnoirs. Ne pas passer trop près de leurs bouchons qui flottaient, rouges et blancs, sur l'eau profonde. Nous ramions à tour de rôle. Nous nous efforcions de le faire aussi bien qu'Edgar, le pêcheur du village. Nous avions ses gestes dans les yeux, car on le rencontrait souvent sur le lac, de près ou de loin. Lents, souples, précis quand même, mais surtout, O comble de l'art, silencieux! Pour ne pas déranger les poissons. Nous, nous faisons toujours des éclaboussures à plonger les grandes rames dans l'eau. Avec souplesse, et sans bruit; autrement impossible de décrocher un quelconque certificat de bon rameur! Pire encore. Demeurer à tout jamais de parfaits néophytes en ce domaine presque auréolé!

Joies du lac. La proue pénètre l'eau tiède. Le paysage défile à nos côtés, surtout la rive près de laquelle nous nous tenons. Les roseaux, les arbres, le chemin sur lequel passent des promeneurs. Bonport est depuis longtemps derrière nous. Défilent les Crêts de l'Épine, puis la plage déserte par cette journée grise. Le village, qui n'était qu'un petit hameau tout au loin, grossit à vue d'œil.

A pieds nus sur les caillebotis contre lesquels nous prenons appui pour mieux tirer sur les rames. L'eau est un peu revenue dans le fond du bateau. Nous nous

arrêtons un moment pour écoper. Les mouches sont toujours là, tenaces en cet univers qui dans le fond est le leur plus que le nôtre. Nous avons les pantalons et les chemises un peu mouillés. Et le lac et son immense étendue d'eau noire coule sous notre embarcation avec des clapotis sympathiques. Heures d'enfance, de vacances, plénitude heureuse. Les hirondelles au corps noirs et rapides, les ailes largement déployées, passent au ras de l'eau.

Et voici déjà l'arrière du village, et l'emplacement exact, derrière les roseaux, que doit rejoindre le bateau. Ohé, navigateurs, si vous l'êtes réellement devenus aborder donc sans vous écarter d'un pouce! Tirez sur la rame gauche, deux coups, sur la rame droite, un coup, les deux ensemble. Allez, voilà, vous y êtes. La proue a heurté rudement la rive sur laquelle nous sautons et où nous plantons l'ancre de fer à trois pointes.

La navigation était finie. Nous rejoignons le village et notre bienheureux pied à terre de vacances où il y avait le bon pain blanc à Piquet, les deux carrés de choc que nous donnerait notre grand-mère, et la bouteille de miami dont la concentration était telle que deux gouttes au fond d'un verre avec de l'eau vous faisait une limonade.

\* \* \* \* \*



## LA PÊCHE

La pêche fut une étape bien modeste de notre apprentissage, parce que peu pratiquée de par notre éloignement relatif du lac, mais surtout de par notre non appartenance à de vieilles familles de pêcheurs qui auraient pu nous donner vraiment le goût de la vie lacustre. Toutes ces techniques, ces gestes, ces habitudes que connaissent à fond les initiés du lac, nous les ignorions. Non, ce n'était pas là notre domaine, tout au moins pas le mien. À moi la terre, les prairies, les chemins et les bois. À eux le lac et les roseaux, et les berges où viennent mourir les vagues issues de cette mystérieuse étendue d'eau; à eux encore les barques à rames et à fond plat qu'ils savent, si ce n'est encore fabriquer, tout au moins entretenir.

Les rapports d'avec ce lac et ses rives que j'aime pourtant furent, outre les promenades en bateau, quelques tentatives laborieuses de pêche à la ligne, et toujours menées avec mon cousin lors de journées de vacances d'été où la pluie nous avait donné son congé des foins! Notre but essentiel... le canal entre les deux lacs, derrière la cabane du hockey encore joliment pimpante.

Nous avions appris à piler les vers sur un coin de champ. Mais pour l'heure, nul besoin de le faire. Car il y avait sur notre route, derrière chez Misère, contre

un mur de soutènement, tassé en un fort monticule, les déchets de distillation du vieux Meylan. Ils regorgeaient de vers. Il suffisait de creuser un peu dans la partie humide et en pleine décomposition du tas, qui dégageait une odeur encore puissante et où nous enfoncions avec nos bottes, pour en trouver par dizaines. Des rouges, cerclés de blanc et de toutes longueurs. La récolte était vite faite dans une boîte de nescafé en fer blanc recueillie au fond du "tonneau", ce mini-ruclo que ma grand-mère entretenait sous la fenêtre de la cuisine. Constituaient-ils les meilleures amorces ? Je ne pourrais pas le dire vu mes connaissances limitées à l'excès en ce domaine. Toujours est-il qu'ils n'allaient pas passer inaperçus dans l'eau du canal et qu'il aurait vraiment fallu des poissons aveugles ou myopes pour ne pas les voir gigoter ! Ces pauvres vers qui achevaient ainsi leur obscure carrière, accrochés d'une pièce ou mutilés en différents morceaux au bout de nos hameçons.

Nous nous rendons donc au canal où passent en bancs compacts ces centaines de poissons que nous n'attrapons jamais ! Nous y voilà, debout sur la terre blanche et grasse des rives buissonneuses. Cannes en mains. Tout est ainsi en place pour une bonne pêche. Les moulinets cliquettent, les bouchons volent par-dessus les buissons et retombent au milieu du plan d'eau. Le temps

est-il vraiment favorable après tout ? Pourtant à voir ce ciel si lourd et ces mouches... Gare les buissons. Nos fils s'y emmêlent en de complexes écheveaux que nous abandonneront là-bas, accrochés aux branches avec leurs plombs.

Instant tranquille. Nos deux bouchons colorés flottent à la surface du canal dans sa largeur extrême. Le ruclon de la Goille n'est pas loin qui a déversé tous ses vieux pneus dans le lac Brenet. Un bateau passe. D'autres pêcheurs sont là, pas très loin. Donc le temps est bien favorable. Car ils savent, eux, les pros ! Emmêlage et demmêlage. Ça nous occupe beaucoup ! Glissent dans l'eau trouble des bancs de poissons très dédaigneux de nos gros vers rouges qui se tortillent. Soudain un bouchon pique. En voilà un, enfin, mais mon Dieu qu'il est petit ! Des ronds se dessinent à la surface... d'autres poissons qui sont remontés et qui ont happé avec une rapidité étonnante quelques moucheron rasant l'eau.

A dire vrai, mes prises d'alors ne firent jamais une friture. Les seuls poissons que je mangeais étaient ceux du pêcheur, que venait nous apporter à domicile Mme Edgar, bien emballés dans du papier de journal. Mais le plaisir après tout n'était-il pas d'essayer, de tenter sa chance qui se manifesterait par un brochet d'un kilo au moins, bien que j'aurais été sacrément

emprunté pour le sortir de l'eau, celui-là!

Des gouttes dessinent à leur tour des ronds dans l'eau du canal dont la surface sombre reflète les rives. Il pleut. Gentiment d'abord, puis de plus en plus fort. Nous nous abritons sous les arbustes, puis près de la cabane. Entre deux averses nous procédons à de nouveaux essais. Le brochet sera pour la prochaine fois!

Là-bas sur le pont passent la circulation du jour et les flâneurs qui reviennent de promenade et qui jettent un coup d'oeil par-dessus la barrière. Et là passe le temps. Nos bouchons ont encore piqué quelquefois. Doux sentiment d'avoir piégé l'une de ces bêtes décidément trop malignes pour moi, avec leur langage silencieux qui m'est inconnu, et leurs yeux morts qui ne me disent rien.

Mais finalement, las et mouillés, nous reprenions le chemin du village. Mon cousin rentrait chez lui, aux Crettêts, dans son appartement de vacances. Et moi je retrouvais ma grande maison où je me sécherais et où je lirais ces bandes dessinées qui m'auraient bien vite fait oublier ces nouveaux exploits de pêche!

\* \* \* \* \*

## LA PLAGÉ

Quand l'ai-je connue vraiment, cette plage de mon village ? A quel stade de mon enfance, puisque dès ma septième année j'ai passé toutes mes vacances d'été à faire les foins ? Certaines fois où ceux-ci furent achevés avant que ne se terminent nos six semaines de liberté ? Je n'ai guère le souvenir d'un tel événement ! Il pleuvait beaucoup en ce temps-là ; les travaux traînaient, on finissait le dernier dimanche et le lundi il fallait déjà recommencer l'école. Et puis il m'apparaît impossible que nos parents - père, oncles, grand-père - ancrés en leur mode de faire, traditionalistes, despotes même, aient pu nous accorder quelque congé, par exemple où il n'y aurait plus eu que quelques chars à rentrer. Il nous semblait vraiment que tout tendait, les hommes comme les choses ou les événements, à nous "bouffer" les maigres libertés que nous aurions pu avoir. Nous n'étions que des gamins qui devaient obéir au doigt et à l'oeil. Faire les foins ! Ah ! qu'est-ce que nous aurions aimé pendant ces périodes-là des jours de plein soleil qui nous auraient appartenus !

La plage... où allaient les autres enfants du village qui seraient de bons nageurs, eux. Alors que nous, qui les envions si fort, transpirions à grosses gouttes aux chaudes heures de la journée par tous les champs du vaste domaine de mon grand-père. Ils se coulaient dans

dans l'eau tiède, ils plongeaient, ils nageaient avec volupté sous ces soleils brûlants. On voyait des bateaux à rames sur le lac, on devinait beaucoup de monde à cette plage toute remplie d'éclaboussements heureux. Trois champs à tourner, trois à mettre en tire, six chars au moins à rentrer. Et puis les chiron, par centaines, avant que ne revienne enfin le bout de cette longue journée et avec lui l'heure bienheureuse de poser les fourches à la grange contre la têche de foin qui sentait tout de même bien bon!

La plage... malgré tout j'ai appris à nager. Ce fut long et laborieux. La méthode de l'oncle Emile qui nous emportait là où nous n'avions plus notre fond n'avait pas marché pour moi. Seul, une brasse, puis deux, puis un beau jour, cette sensation magnifique de flotter sur l'eau, de ne plus être une masse inerte qui coule à peine lâchée. Nager! Fendre l'eau à grandes brasses, la sentir celle-ci qui glisse sur votre corps qui goûte avidement à cette plénitude magnifique.

Voici les roseaux, les pierres saillantes et moussues de cette plage, et le gros tronc qui la traverse dans presque toute sa largeur. Et le vieux ponton glissant comme une planche savonnée. Le soleil, l'eau, les autres... Et pour une fois, enfin, être dans le coup. C'est si bon. Oubliés les foin et les champs qui sont là-bas, qui nous dominent, pas si loin. L'eau... enfin. Ah! en ces quelques jours, comme je l'ai aimée, celle-là. Et comme il me semblait rattraper le temps perdu!

- 50 -

\* \* \*



En finale, l'un de ces fameux pêcheurs, ici le Dédé, soit André Lugin, et cette certitude qu'autrefois l'on patinait sur le Brenet malgré l'horrible présence de ces entonnoirs au fond desquels vous êtes aspiré, mythe aujourd'hui encore bien tenace, ce qui, naturellement, fait bien sourire les gens du coin ! Jeunes de la famille Rochat-Golay.

